

CD. Haendel : Orlando (Archiv, René Jacobs, 2013).

CD. Haendel : Orlando (René Jacobs, 2013). Héros aux pieds d'argile. Avant nos Batman, Spiderman, Hulk ou Superman... autant de vertueux sauveurs dont le cinéma ne cesse de dévoiler les fêlures sous la... cuirasse, les figures de l'opéra ont elles aussi le teint pâle car sous le muscle et l'ambition se cachent



des êtres de sang, inquiets, fragiles d'une nouvelle humanité tendre et faillible. Ainsi Hercule chez Lully, Dardanus chez Rameau, surtout Orlando de Haendel... avant Siegfried de Wagner, héros trop naïf et si manipulable. Sur les traces de la source littéraire celle transmise par L'Arioste au début du XVIème siècle et qui inspire aussi Vivaldi, voici le paladin fier vainqueur des sarasins, en prise aux vertiges de l'amour, combattant si frêle face à la toute puissance d'Eros. Un chevalier dérisoire en somme, confronté au dragon du désir. ...

Mais impuissant et rongé par la jalousie le pauvre héros s'effondre dans la folie. Que ne peut-il pourtant fier conquérant infléchir le coeur de la belle asiatique Angelica qui n'a d'yeux que pour son Medoro. En un effet de miroir subtil, Haendel construit le personnage symétrique mais féminin de Dorinda, tel le contrepoint fraternel des vertiges et souffrances du coeur : elle aime Orlando qui n'a d'yeux que pour la belle Angélique.

Passionnantes Angelica et Dorinda

La musique exprime le souffle des héros impuissants, la toute

puissance de l'amour, sait pourtant s'alanguir en vagues et déferlantes pastorales (l'orchestre est somptueux en poésie et teintes du bocages), annonce comme Rameau quand il nous parle d'amour (Les Indes Galantes), cet essor futur du sentiment, nuancant en bien des points les figures un rien compassées et mécaniques du séria napolitains. Gorgé d'une saine vitalité, René Jacobs séduit immédiatement par sa frénésie dramatique qui sait caractériser les personnages et les situations. C'est nerveux parfois secs et tranchant mais toujours vif et exalté. Christie reste indépassable par le sentiment et l'alanguissement.

Car seule faiblesse de l'enregistrement le contre-ténor en couverture : Bejun Mehta a certes une projection fluide et claire mais le style aguicheur et fleuri à l'excès manque singulièrement de simplicité et de naturel. A force de vouloir en démontrer, le chanteur rate son incarnation et demeure rien que maniéré : un contresens qui lui est fatal. A contrario de sa contreperformance, les chanteuses sont... superlatives, en particulier, l'Angelica de Sophie Karthäuser (qui allie la grâce mozartienne à la précision de ses vocalises) et la soprano vedette de l'écurie Jacobs depuis des lustres, l'irradiante et diamantine Sunhae Im, d'une fraîcheur juvénile et tendre capable d'expressivité ardente et naturelle : un modèle d'élocution dramatique qui rééclaire le rôle de Dorinda, en fait bien cette sœur en douleur de l'impuissant Paladin devenu fou. L'orchestre fiévreux, bondissant redouble de nuances et dynamiques : voilà un chef qui comprend sans cependant en exprimer les teintes mordorées voire ténébristes (écouter ici Christie), le roman de l'Arioste entre l'illusion de l'amour, la sincérité du cœur, la folie de la jalousie : de fait, l'Orlando de Haendel est contemporain du choc orchestré par Rameau son contemporain (Hippolyte et Aricie, 1733), et de 20 ans plus tardif que les sommets lyriques précédents signés Vivaldi à Venise... Aucun doute cet Orlando – réserve émise au chanteur dans le rôle-titre, est à classer parmi les meilleures réussites de la discographie déjà riche. Avec un

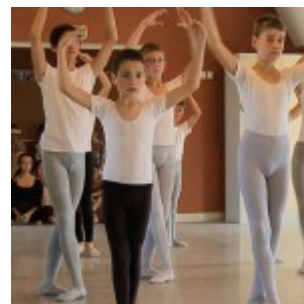
chanteur plus simple en tête d'affiche, la lecture aurait décroché le « CLIC ». Avec le récent Belshazzar de William Christie (et ses chœurs des Arts Florissants rien moins qu'inouïs), Haendel déploie à nouveau ici sous la baguette acérée, vive du gantois Jacobs, son irrésistible invention lyrique. Coffret très très recommandable.

Haendel (1685 – 1759) : Orlando, 1733. Bejun Mehta, Sophie Karthäuser, Kristina Hammarström, Sunhae Im, Konstantin Wolff... B'Rock Orchestra. René Jacobs, direction. Enregistrement réalisé au Concertgebouw de Bruges à l'été 2013. 2 cd ARCHIV Produktion 0289 479 2199 8

Jeunes danseurs : à quoi rêvent-ils ? Docu inédit sur France 3



France 3. Samedi 21 juin 2014, 15h20. Jeunes danseurs, docu. « Son rêve à lui... » Pour quelles raisons de jeunes garçons décident-ils de se consacrer corps et âme à la danse ? Pression familiale, vocation personnelle... Sous le regard d'une ancienne étoile de l'Opéra de Paris, Patrick Dupond, trois jeunes danseurs en herbe témoignent face à la caméra : aspirations, douleurs, dépassement, passion... Les défis physiques valent-ils le plaisir d'être un jour une étoile de la danse ? C'est quoi son rêve à lui ?





Notre avis. Passionnante immersion dans les rêves du jeune danseur : pourquoi danser et devenir étoile ? Que peuvent le corps et l'esprit face à une « révélation » (acte I) qui si elle s'appuie sur une forte « détermination » (acte II) peut aboutir à la « consécration » (acte III)... En trois volets, les réalisateurs interrogent à Tours les rêves du jeune Edgar (8 ans), que la dureté et la trop contraignante discipline pour son jeune âge finissent par faire capituler : il ne sera pas étoile. Puis c'est à Marseille que s'épanouit malgré la douleur du corps, l'austérité d'une vie étudiante aménagée et sans pauses, la vocation et la passion d'Alban (15 ans), vraie graine de star, encore enfant et presque adulte : un adolescent qui s'accroche à sa vocation car la danse, malgré la technique et les codes stricts, ouvre une libération du corps et de l'esprit. Son témoignage est de loin l plus bouleversant. Enfin, c'est à Paris, **le premier danseur à l'Opéra de Paris, François Alu** (20 ans) qui, frappé par la figure de Patrick Dupond à la télé, a souhaité dès 6 ans être danseur. La vocation ne s'explique pas et c'est bien tout le mystère de l'origine du danseur. François n'a pas le physique

ordinaire du danseur classique pourtant à en juger par les rares images de spectacle qui le fait paraître, il a des sauts d'une très impressionnante amplitude, un ballon spectaculaire qui rappelle combien l'exercice relève d'un sport de très haute technicité (d'où les séances de massage qui peut aider à la récupération du corps, entre deux représentations).



Le docu cible les aspirations et la réalité de la danse vécue par trois garçons, à trois âges différents. Chaque épisode est parsemé de témoignages, celui des professeurs qui accompagnent chacun des trois héros ; Patrick Dupond en témoin référence apporte son propre éclairage sur une vie d'Etoile. Le regard est sans appel, parfois amer,

souvent militant et engagé, vécu donc précieux : « pour le danseur, rien n'importe plus que la scène ; et à chaque succès ou chaque échec, il faut penser à faire mieux, y puiser une nouvelle source d'apprentissage et dépassement »...

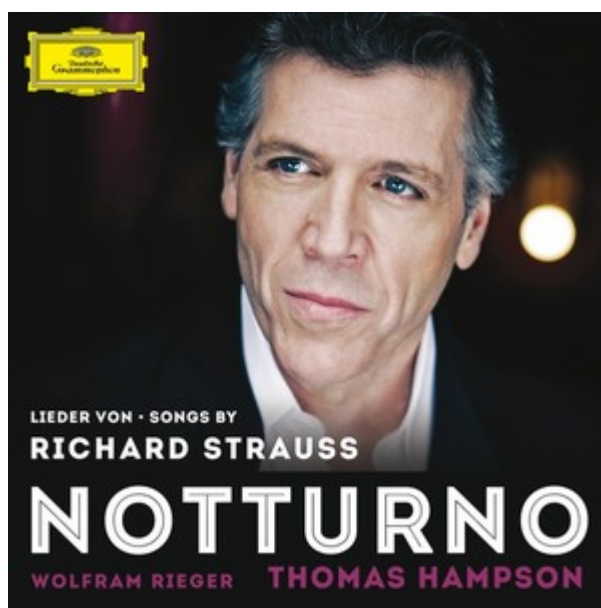
Torture et souffrance ou libération et accomplissement ? La danse classique fascine par sa haute technicité. L'idée de se dépasser et de se libérer grâce à l'expérience de la scène, porté par les saluts du public est l'autre aspect d'un art dont la quête de la grâce habite chacun des 3 jeunes danseurs ici filmés. Si certains dénoncent une école de la torture, le cas emblématique des trois sujets du reportage confirme que d'abord, il s'agit d'une décision libre et personnelle. Passionnant.

Son rêve à lui... Film inédit d'Olivia N'Ganga et Mikaël Dinic, 52 mn, 2014. Illustrations : les jeunes danseurs du doc : Edgar (8 ans), François (20 ans).

CD. Notturmo. Thomas Hampson, baryton chante les lieder de Richard Strauss



CD. Notturmo. Thomas Hampson, baryton chante les lieder de Richard Strauss... Un diseur né se dévoile ici avec une maîtrise éclatante. L'offrande d'un immense chanteur dont l'humilité sert essentiellement la musique et les intentions du compositeur : une telle probité esthétique est déjà exceptionnel... Dès les premiers lieder de ce récital idéalement réalisé, l'auditeur peut apprécier le sens du texte, le souci du verbe évocatoire, une prosodie taillée pour l'indicible et l'expression des mondes émotionnels ténus. Dans Die Nacht de 1885 (la couleur nocturne est évidemment favorisée, titre oblige), le caractère enchanté s'affirme nettement aux côtés du travail sur les couleurs et la perfection palpitante du phrasé. Articulation précise, timbrée, souple mettent en lumière l'expertise du diseur autant soucieux des fins figuralismes poétiques des textes que de leur tension architecturée et leurs contrastes dramatiques.



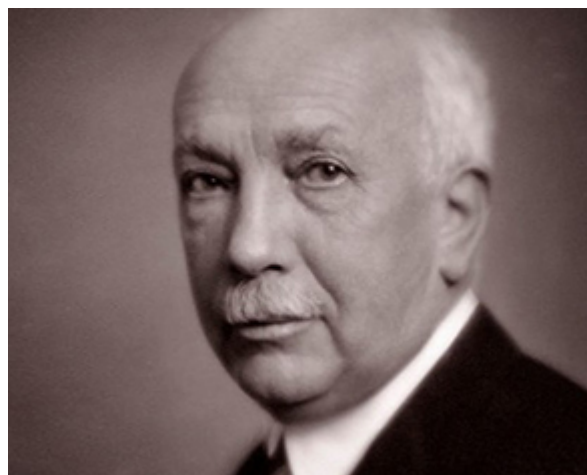
Thomas Hampson, maître diseur

Travail ciselé sur le poème musical. A partir du 3ème lied

(Winternacht de 1886), le style dévoile un autre aspect non moins essentiel du travail de Hampson sur le style straussien : plus dramatique, aussi expressif et communicant que subtilement suggestif.

Proche en cela de style parlé/chanté que Strauss recherchait dans ses opéras conçus comme des comédies légères y compris ses fresques féeriques orientales comme La femme sans ombre ou mythologiques, telle Hélène l'Égyptienne. Le modèle absolu restant Ariadne auf Naxos (Ariane à Naxos), dans sa version définitive qui emprunte autant au théâtre qu'à l'opéra puis surtout Le Chevalier à la rose de 1911 : la qualité de ses récitatifs de ce style durchkomponist subjugué, rappelant/actualisant la souplesse du récitatif monteverdien, ou mozartien. Caché l'art par l'art même, faire comme s'il était naturel de chanté en parlant... Tel n'est pas le moindre défi réalisé par l'excellent Thomas Hampson.

Ici le divin straussien qui a marqué l'interprétation du rôle de Mandryka dans Arabella, que l'on aimerait mieux encore découvrir dans le rôle du cousin de la Maréchal du Chevalier à la rose, le Baron Ochs von Larchenau pour lequel il s'engagerait idéalement par sa finesse conçue dès l'origine par Strauss et Hoffmansthal et systématiquement outrée dans nombre de productions irrespectueuses, embrase et cisèle chaque lied par une rayonnante vitalité.



De plus 13mn le lied Notturmo donne son titre à l'album et sur les vers de Richard Dehmel peint, – comme son autre poème qui fait la substance poétique déchirante et suspendue de La nuit transfigurée de Schoenberg-, un paysage psychique très proche des intentions lyriques de l'auteur d'Elektra ou de Salomé. Le lied

envoûte par ses climats de saisissante et mordante étrangeté.

C'est une valse solitaire enivrée aux audaces en pertes d'équilibre où le chant est l'indice d'une hypnose, d'un envoûtement à la fois tendre et vénéneux. .. Hampson par sa subtilité naturelle en fait le sommet central du récital ... avec le languissant concours ou l'écho fraternel du violon solo, lui aussi enchanté dont la vibration âpre, déprimée d'une âme consciente de la perte, celle des amis défunts, se confesse insidieusement.

Raffinement, subtilité, ivresse, extase, le timbre de Thomas Hampson en rappelle un autre celui de l'inégalable Dietrich Fischer Dieskau. Dans le royaume du lied enchanteur, le baryton américain affirme son excellence superlative. En pleine année Strauss 2014, l'on ne pouvait espérer plus bel hommage ; c'est qu'aux côtés du symphoniste et compositeur lyrique, voici Strauss, maître du lied dévoilant en complément à ses Quatre derniers Lieder pour orchestre, célébrités, des perles introspectives méconnues qui semblent épouser les sentiments et aspirations de l'homme mûr et vieillissant comme le suggèrent les trois derniers lieder les plus tardifs ... bavardage autobiographiques diront les jaloux. .. facettes subtiles d'un tempérament infiniment musicien, un égal de Schubert, Zemlinsky, Hugo Wolf dans les champs infinis du lied suggestif.

Richard Strauss: Notturmo. Lieder par Richard Strauss.
Wolfram Rieger, piano Steinway D. 1 cd Deutsche Grammophon, enregistrement réalisé à Berlin en décembre 2013 et et janvier 2014.

Elias de Mendelssohn, 1845

France Musique, le 27 juin 2014, 20h.

Mendelssohn: Elias. Moins inspiré à l'opéra, le compositeur romantique, ailleurs sublime faiseur féérique (*Midsummer night's dream* d'après Shakespeare), Félix Mendelssohn a toujours maîtrisé le sens de la narration en musique : en témoigne sa verve dramatique qui s'accorde idéalement au genre de l'oratorio ... qu'il a appris à connaître et à approfondir grâce à son étude et sa défense spécifique des drames de Haendel et des Passions de JS Bach. En témoigne *Elias* que diffuse ce soir France Musique en juin 2014. Ampleur des vagues chorales, ivresse parfois extatique des airs solistes, situations aussi parfaitement développées à l'orchestre, les oratorios de Mendelssohn demeurent – à torts-encore trop méconnus, outrageusement mésestimés...



Elias : ... un triptyque sacré

A l'origine, Mendelssohn (1809-1847), juif converti à la foi luthérienne, avait conçu son grand oeuvre religieux en trois parties comme un triptyque de trois oratorios: *Paulus*, *Elias* en son centre et l'inachevé *Christus*. Elie est l'un des prophètes annonçant dans l'Ancien Testament, la venue du Messie. *Elias* est d'abord composé dans sa première version en anglais (*Elijah*) entre 1845 et 1846. La création (réunissant pas moins de 400 exécutants dont 171 choristes) a lieu à Birmingham (Town Hall) le 26 août 1846 sous la direction de l'auteur. Il s'agissait de répondre à la commande d'une grande page chorale passée par le Festival de Birmingham: Mendelssohn remit son manuscrit 10 jours seulement avant la date fixée par le commanditaire! La seconde création dans une forme modifiée eut lieu en 1847 à Londres (Exter Hall). Le public allemand attendit à Hambourg le 9 octobre 1847 pour écouter ce chef

d'oeuvre absolu, en langue germanique, devenu Elias. A la suite de Haydn et de sa Création, si triomphalement applaudie par le public anglais, Mendelssohn avait pris soin de soumettre à une audience initiée et amatrice, les enseignements de son oratorio, à l'identique de Haendel, lui aussi adepte de la foi réformée, dont on sait l'immense apport dans le domaine de l'oratorio... auprès du public londonien. Berlioz qui assiste en 1847, à une reprise de l'ouvrage à Londres mais dans la version définitive, sort ébloui par le sentiment de recueillement et de fervente vérité humaine. Plus que tout, l'auteur d'un *Episode de la vie d'un artiste*, lui-même bouillonnant expérimentateur, loue la richesse et le raffinement harmonique sans équivalent de la partition. Le compliment n'est pas mince.

Un prophète en colère

✘ Mendelssohn demande au pasteur Julius Schubring, le soin de rédiger le texte d'*Elias* dont le nom signifie *Yahweh est mon Dieu*. Après un travail concerté, né d'une très étroite collaboration entre le compositeur et le révérend, l'oratorio s'impose aujourd'hui à nous dans sa durée de 2h40mn. Le texte développe de nombreuses citations de l'Ancien Testament dans la traduction de Luther. Ouverture fuguée à la Bach, puis 42 numéros racontent le défi du prophète Elie lancé à la face des prêtres de Baal: le héros, en saint miraculeux y guérit le fils d'une veuve, et critique sans ménagement le roi d'Israël, Ahab, comme il réprimande la reine Jézabel. Mais celle-ci soulève son peuple contre le suractif prophète... qui démontre sa filiation divine et miséricordieuse en obtenant la pluie tant espérée (elle n'était pas tombée depuis 3 années), sur le Mont Carmel. Elie, ardent défenseur et proclamateur du monothéisme en des temps chaotiques et barbares, incarne aussi la détermination provocatrice de l'homme désireux d'élever ses semblables: le Prophète n'hésite pas à secouer la somnolence du peuple élu: « *Jérusalem, toi qui tues tes prophètes!* ». En cela, Elie préfigure cet autre prophète, Jochanaan, qui lui aussi châtie sans mesure l'impie, la corruption, la paresse,

tous les vices de ses semblables... Ayant achevé son oeuvre, Elie rejoint le ciel sur un char de feu, au moment où le chœur admiratif entonne un hymne en l'honneur de cet homme admirable qui sut leur montrer la voie par ses actions de grâce.

Dans la fresque romantique qui se souvient des aînés tant admirés, Bach et Haendel, Mendelssohn mêle le colossal et le grave. Le souffle exprimé dans cet oratorio sans équivalent dans l'histoire musicale allemande égale les meilleurs ouvrages lyriques, grâce à l'intensité des scènes collectives et l'individualisation du personnage du Prophète. Elan de la foule, portrait d'Elie, drame serré et exalté, Elias est bien un opéra sacré.



France Musique, vendredi 27 juin 2014, 20h. Mendelssohn: Elias. Concert enregistré à la Basilique Saint-Denis. Solistes, Chœur de Radio France, Orch. national de France. Daniele Gatti, direction

**CD. Messenger : L'Amour masqué
(2 cd Actes Sud)**

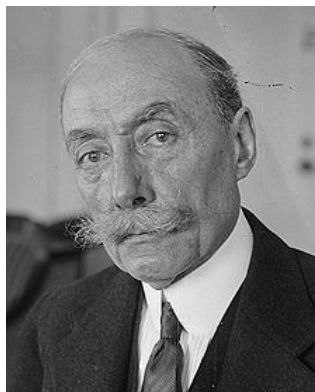


CD. Messenger : L'Amour masqué (2 cd Actes Sud). Actes Sud inaugure une superbe nouvelle collection de livre cd comprenant le livret intégral de l'ouvrage choisi, ici le texte original de **Sacha Guitry** (délectable en bien des points). La collection est dédiée à l'œuvre de l'écrivain. Une trop courte place est accordée selon nous, à la mise en contexte et les indications sur la genèse de l'œuvre mais, peut-être les numéros prochains apporteront ils plus de substance : à suivre. Ici, c'est un joyau lyrique français de 1923 qui nous est révélé, de surcroît dans une réalisation honnête, c'est à dire qui a compris les bienfaits de la finesse et de la légèreté suggestive au service d'un genre que l'on croit à tort mineur : la comédie musicale typiquement frenchy.



Perle des années folles

Autour du vénérable et si élégant **André Messager** (le créateur de Pelléas et Mélisande à l'Opéra Comique en 1901 quand même), se réunissent les « jeunes » modernes, Sacha Guitry et l'épouse de ce dernier Yvonne Printemps, muse artistique entre deux mondes, celui de la Variété piquante, l'autre de l'opérette : dans chacun des deux cas, l'intelligence des situations et la qualité poético expressive des textes priment absolument. Sur les traces d'Henri Christiné (Phi-Phi) et de Maurice Yvain (Ta bouche), la comédie musicale depuis la fin de la première guerre, connaît un essor extraordinaire et André Messager, lui-même compositeur, s'essaie à ce genre à la mode.



C'est l'époque où Guitry aimerait écrire le texte d'une comédie musicale sur le séjour de Mozart à Paris (l'idée est proposée à *Messenger* qui déclinant l'offre, laisse la place à Reynaldo Hahn, l'auteur de la comédie finale, créée en 1925). *L'Amour masqué* reprend en réalité un premier projet intitulé « J'ai deux amants, c'est beaucoup mieux », initié avec le compositeur Ivan Caryll qui hélas décède inopinément. *Messenger* concrétise l'idée de la comédie musicale où brille le charme luxueux aguicheur d'Yvonne Printemps, muse du spectacle. Marivaudage de la Belle Epoque, *L'Amour masqué* n'empêche pas cynisme et cruauté au pays du charme souverain. Car ici, tout se monnaie et si l'on a du cœur, on en aime pas moins l'odeur des pièces et le contact des billets. A 20 ans, « Elle », la jeune héroïne réactualise le profil et la mise des cocottes emperruquée : si elle vit dans le luxe grâce à ses deux protecteurs (le baron d'Angor et le Maharadjah), la courtisane est amoureuse d'une jeune inconnu (« Lui ») dont la photographie la saisit aussitôt : mais l'élú de son cœur a maintenant 20 ans de plus et quand « Lui » accepte de voir la jeune femme, il se fait passer pour le père du jeune homme de la photo... quiproquo piquant qui permet de dévoiler le vrai visage des sentiments dans le labyrinthe des faux semblants et du jeu cruel de l'amour feint... Acceptera-t-elle d'avoir pour amant un plus vieux ... plutôt que l'Apollon vu sur une photo il y a 20 ans ? Dans la réalité, Guitry et Printemps avaient presque 10 ans de différence : elle plus jeune que lui.



L'Amour masqué avance sans défaillir à travers les chansons serties, leurs textes mordants, s'appuyant aussi sur des emprunts faits à l'opéra comique et l'opérette comme le rôle délirant bouffon de l'Interprète (acte II), ou la citation détournée parodique du final du II acte de *Carmen*. Fauré, témoin de la création en 1923 admire l'élégance et le style d'un *Messenger* qui

n'a pas vieilli: il est l'éventail avancé comme un étendard du meilleur esprit des Années Folles. C'est tout le mérite de la production qui en 2 cd complémentaires, illustre le livre édité par Actes Sud. La troupe avignonnaise réunie autour du chef Samuel Jean fait honneur à ce théâtre des doubles et triples jeux, des séductions illusoires, des masques enivrants... autant de digressions charmantes qui dévoilent au final la vérité et la sincérité de deux cœurs amoureux. Excellente réalisation. Editorialement et musicalement réjouissante.

André Messenger, Sacha Guitry : L'Amour masqué, 1923. Livre 2cd Actes Sud Beaux Arts, Hors collection. Parution : juin 2014 / 13 x 18 / 148 pages. Orchestre régional Avignon-Provence. ISBN 978-2-330-03184-8. Prix indicatif : 28 €

Illustrations : André Messenger, chef et compositeur. Sacha Guitry, librettiste de L'Amour masqué (DR)

Monteverdi : Le Couronnement de Poppée par Wilson, Alessandrini

France Musique, samedi 14 juin 2014, 19h. Monteverdi : Poppée. Dans le prologue, ni Fortune ni Vertu ne peuvent infléchir le pouvoir de l'Amour... Comme à la même époque le peintre Poussin nous rappelle qu'**Amor vincit omnia (l'Amour vainc tout)**, Monteverdi et son librettiste Busenello, fin érudit vénitien, soulignent combien le désir et la puissance érotique submergent toute réflexion politique et philosophique.



L'aveuglement des cœurs soumis est total et Eros peut étendre son empire... Les deux concepteurs de l'opéra *l'Incoronazione di Poppea (Le couronnement de Poppée)* brossent même le portrait de deux adolescents rongés et dévorés par leur passion insatiable... Néron, esprit fantasque et possédé par le sexe n'a que faire face à l'adorable Poppée, des préceptes de Sénèque, comme de son épouse en titre Octavie... La partition est musicalement un chef d'oeuvre d'efficacité dramatique, de poésie sensuelle, de cynisme délétère, de désenchantement progressif... c'est l'aboutissement de l'écriture de plus en plus dramatique des madrigaux, et aussi l'illustration éloquente des nouvelles fonctions de Monteverdi à Venise, comme maestro di capella à San Marco. Honoré et estimé par la Cité des Doges, celui qui avait tant souffert à Mantoue à l'époque où il composait *Orfeo* (1607), peut désormais inventer 25 années plus tard, l'opéra baroque moderne, celui propre à Venise au début des années 1640.



Minimaliste autant que plasticien critique, le metteur en scène **Robert Wilson** s'intéresse à « Poppée », un nouveau chapitre de son histoire avec l'Opéra de Paris. Lumières irréelles, espace temps suspendu, profils ralentis et gestes à l'économie, après Pelléas et Mélisande, ou La Femmes sans ombre parmi

ses plus belles réussites visuelles et sténographiques à l'Opéra national de Paris, Bob Wilson offre une nouvelle production au public parisien. Son sens de l'épure et de l'atemporalité fonctionnera-t-il bien avec l'hyper sensualité et le réalisme cynique du duo Monteverdi/Busenello ? A voir au Palais Garnier à Paris, du 7 au 30 juin 2014 (11 représentations).

[Monteverdi : L'Incoronazione di Poppea.](#) Avec Karine Deshayes (Poppée), Jeremy Ovenden (Nerone), Monica Bacelli (Ottavia)... Il Concerto Italiano. Rinaldo Alessandrini, direction. **Paris, Palais Garnier. Monteverdi : Le couronnement de Poppée. Bob Wilson, 7>30 juin 2014.**

Diffusion sur France Musique, le 14 juin 2014, 19h.

CD. Gluck : La Clemenza di Tito (Ehrhardt, 2013)

CD. Gluck : La Clemenza di Tito (Ehrhardt, 2013).

L'ouvrage de Gluck surprend par sa coupe ardente, l'ambition de ses récitatifs (du vrai théâtre lyrique : toute la première scène d'ouverture est du pur théâtre) et ici, une très fine caractérisation des protagonistes (grâce à des

airs qui savent développer l'énergie psychologique de chaque profil individuel) : Vitellia, Sesto, Titus, Servillia, c'est à dire le quatuor embrasé des amours éprouvées, en souffrance dont la couleur spécifique fait passer du classicisme au préromantisme... tous déjà sous sa plume et avant Mozart, impose des tempéraments instrumentalement et vocalement passionnants à suivre du début à la fin.



Maîtrise exceptionnelle du genre seria. 10 ans avant de réformer l'opéra seria avec son premier Orfeo (Viennois, créé en 1762), Gluck affirme dans cette Clémence de Titus de 1752, une maîtrise époustouflante de la forme lyrique noble : le seria, ses règles strictes, sa dignité

morale, sa nécessité vertueuse inspirée des Lumières, sa conception codifiée dans l'expression cathartique des passions humaines exacerbées y trouvent une illustration qui force l'admiration. Le présent album nous gratifie d'une connaissance régénérée de l'art d'un Gluck révélé en génie du drame. Mai pour autant pas, comme chez Mozart (en 1791), de déroulement dramatique resserré, d'airs solistiques moins longs, de souffle théâtral irrésistible comme l'incendie du Capitole dont le divin Wolfgang, à la fin de sa trop courte

carrière, fait le premier tableau romantique de l'histoire lyrique au XVIIIème siècle finissant. Pas encore de duos, d'ensembles ou de chœurs agissant cachés en coulisses pour une action simultanée, mais déjà en 1752, une refonte des airs qui certes longs, savent s'immiscer très subtilement dans la trame même de l'action : le parcours émotionnel de chaque protagoniste fusionne avec l'action proprement dite et les arias da capo paraissent étroitement liés et interdépendant des situations scéniques. Tout cela est remarquablement exprimé et compris par **Werner Ehrhardt et son musiciens d'Arte del mondo.**

Dans cet enregistrement réalisé en novembre 2013, l'équipe des chanteurs et des instrumentistes réunie par Werner Ehrhardt défend avec conviction et subtilité l'une des partitions méconnues du chevalier Gluck, constellé de pépites lyriques. Un ouvrage qui remontant à 1752 (créé à Naples) et sur le livret de Métastase incarne les valeurs humanistes et éclairées de l'Europe intellectuelle et savante. Et qui sous la plume du compositeur passionné de vertus comme de passion, saisit par la volonté de caractérisation de chaque profil : voyez le formidable Sesto à l'allure carnassier et martial par exemple... On y relève les ficelles du milieu napolitain dans lequel Gluck évolue, celui des Tratetta et Jommelli. Mais le fiévreux démiurge se distingue déjà, 20 ans avant sa révolution parisienne, par son muscle rebelle, sa tension continue... En somme Gluck avant Gluck.

Vitalité, tempérament et aussi voix caractérisées prêtes à en découdre parfois à la limite de la justesse mais avec quel sens du risque (assumé): écoutez ici l'air CD3 plage 5 où le contre ténor Flavio Ferri-Benedetti (Publio) ose tout ... à l'égal de sa consœur, la mezzo **Raffaella Milanese** (ardent Sesto de braise et embrasé, aux agilités acrobatiques inouïes révélant des aigus nets dans son air plage 11): ce « nouveau » et méconnu Gluck saisit par son audace, sa musicalité expressive, d'une âpreté qui rappelle les premiers jalons baroques portés par l'engagement des pionniers. De son côté,

Valer Sabadus (Annio) n'usurpe pas sa renommée naissante, aux côtés des Franco Fagioli, nouveaux contre ténors d'un nouveau gabarit : percutants, finement caractérisés ; son timbre (d'une fragilité cristalline taillée pour les lamentos introspectifs et les blessures ténues), son style fin apportent également une couleur humaine très aboutie à la ciselure émotionnelle développée et défendue par Gluck (même cd, page 18).

Gluck avant Gluck

Lyre brûlante du Gluck napolitain



Voici donc le génie dramatique du compositeur à Naples, déjà maître du seria en 1752, soit 10 ans avant sa sensationnelle réforme de l'opéra opérée à Vienne avec Orfeo en 1762... DHM Deutsch Harmonia Mundi a le mérite de soutenir un tel projet car les productions discographiques d'envergure et ambitieuses comme les révélations lyriques sont de plus en plus rares surtout à ce niveau d'implication. Ici, le premier Gluck, très italien évidemment, contemporain des premiers chefs d'oeuvres mozartiens s'impose à nous par un sens du drame que les interprètes parfaitement menés par le chef de L'arte del mondo, **Werner Ehrhardt**, servent en se dépassant unanimement. Le profil des caractères y gagne un surcroît de relief, qui doublé par un continu et un orchestre bondissants eux aussi à l'écoute des vibrations expressives, articule une musicalité constamment développée dans le sens de l'action. Les 4 cd de cette première sur instruments d'époque montrent toute la science du Gluck « napolitain » des années (1752) : efficace, vitaminé, souvent direct dans une langue lyrique qui sert et la tentation virtuose des airs de bravoure et l'allant irréprensible de l'orchestre qui pousse à la résolution du

drame.



Nous sommes loin cependant du chef d'oeuvre mozartien – sombre, funèbre mélancolique-, mais Gluck âgé de 38 ans, sur un livret de Metastase sait relever le défi de la dramatisation psychologique et des situations extrêmes révélant les vraies natures. Sans temps morts, tout le CD3 (Acte II) est une série d'airs frénétiques (de coloration martiale – cor omniprésent) qui déploient les pulsions, les désirs, les aspirations les plus intimes, jusqu'à demeurées cachées par bienséance, pudeur ou calcul. Le chef gagne par un geste précis, intérieur, expressif certes mais subtilement suggestif (plage 9 : la soprano **Laura Aikin** campe une Vitellia, voix tragique et lugubre, d'une gravité douloureuse, languissante et nostalgique dont la déchirante impuissance s'exprime dans son dialogue avec le hautbois : *je sens geler mon cœur : Sento gelarmi il cor...*). C'est l'un des instants les plus prenants de l'action. L'emblème d'un style capable de faire jaillir la pudeur la plus juste.

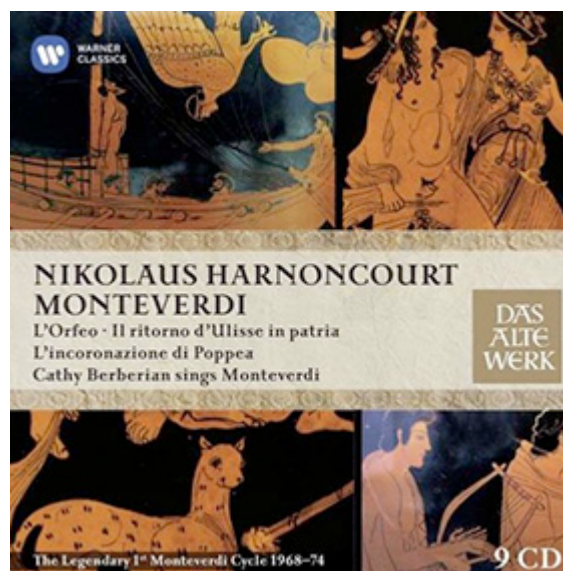
2014 marque le centenaire de Gluck : anniversaire passé sous silence quand Rameau, son rival dans le cœur de Rousseau, occupe légitimement le devant de l'affiche. Avec ce remarquable enregistrement, Werner Ehrhardt poursuit un parcours sans fautes semé d'indiscutables accomplissements (dont [Medonte de Myslivecek en 2010](#)) première révélation majeure du maestro et de son ensemble, suivi de [La Finta Giardiniera d'Anfossi, 1774 \(enregistré en 2011\)](#) ; et DHM confirme la justesse de son discernement, combinant défrichage et cohérence artistique car ici le plateau vocal et la lecture des instrumentistes se révèlent plus que convaincants. Superbe découverte servie par une réalisation sans défauts.

Gluck : La Clemenza di Tito (1752). Aikin, Trost, Milanese,

Ezenarro, Sabadus, Ferri-Benedetti, L'arte del mondo. Werner Ehrhardt. 4 cd DHM Deutsche Harmonia Mundi (3 CD Sony classical). Enregistré à Leverkusen, en novembre 2013.

CD. Nikolaus Harnoncourt : opéras de Monteverdi (9 cd Warner).

CD. Nikolaus Harnoncourt : operas de Monteverdi (9 cd Warner). Très opportune réédition que ce coffret historique qui nous fait remonter les eaux originelles de la révolution « baroqueuse ». Voici donc le légendaire Nikolaus Harnoncourt, en son œuvre pionnière et décisive, enregistrant dès 1969 à Vienne avec les instrumentistes de son Concentus Musicus, Orfeo, l'opéra des origines (1607), celui qui tout en prolongeant l'écriture madrigalesque, intensément poétique et de plus en plus dramatique, inaugure une nouvelle conception du théâtre musical désormais continûment chanté. Lui succède Il Ritorno d'Ulisse en 1971 et l'Incoronazione di Poppea en 1973 et 1974, toujours à Vienne. L'opération révolutionnaire était dès lors accomplie et à la suite d'Harnoncourt, l'interprétation de la musique baroque ne serait plus jamais la même. Le chef autrichien restitue la pureté expressive du recitativo, le flux souple et expressif du recitar cantando, et aussi, très proche de sa propre nature (chez Mozart par exemple quand il dirige La Clémence de Titus



ou Les noces de Figaro), l'essor de la mélancolie ou de la gravité sombre voire lugubre. Les 8 premiers cd nous délivrent ainsi l'héritage lyrique le plus décisif de l'après guerre : un manifeste concret pour la nouvelle esthétique à développer et approfondir désormais. D'autant que, la crise du cd étant venu, le profil des nouvelles générations de musiciens et chanteurs contemporains – infiniment moins défricheurs et audacieux que leurs aînés-, ont comme asséché le fleuve qui débordait alors en créativité, curiosité, désir d'exprimer et de partager...

Aux origines de la révolution baroqueuse...

Aujourd'hui, la trilogie monteverdienne s'est imposée à nous comme l'autre, toute autant magicienne et enchanteresse, celle mozartienne -comprenant les 3 opéras que Wolfgang écrit avec Da Ponte. Suprême conquête. Monteverdi n'aurait jamais imaginé un tel retour en force ni une telle reconnaissance... même si Orfeo et Poppea sont plus joués qu'Ulisse. De la fin des années 1960 aux débuts 1970, Harnoncourt soulignait enfin le profil de nouveaux héros tragiques et héroïques, languissants, amoureux : Poppée et Néron, Sénèque, Orphée, Pluton, Ulisse et Pénélope. La pléiade de nouvelles voix requises pour une telle révolution allait répondre à son projet d'intégrales avec le nerf et l'intensité nécessaires : ainsi, la diva au tempérament tragique ouverte et curieuse de toutes les audaces et nouvelles expériences, Cathy Berberian qui restera l'interprète hors normes du cd 9 à travers trois perles historiques : Lettera amorosa, le Lamento d'Arianna (1623), sans omettre sa faculté à incarner la fulgurante et déchirante Octavia du Couronnement de Poppée... Si l'avenir appartient aux audacieux, Nikolaus Harnoncourt nous aura permis de conquérir de nouveaux horizons révélant en une approche régénérée des continents musicaux entiers que l'on apprend encore à analyser, que l'on aime comprendre, défricher... Comme William Christie qui près de 20 ans après le Harnoncourt monteverdien de 1968 nous révélait dans sa beauté

troublante et noir l'immense génie lyrique et poétique de l'opéra baroque français Grand Siècle, avec Atys de Lully en 1986. Aucun doute voici 9 pépites à consommer sans modération pour comprendre ce que fut l'électrochoc baroqueux, et regretter peut-être aujourd'hui l'absence d'une véritable relève musicale... Coffret événement.

CD. Strauss conducts Strauss (7 cd Deutsche Grammophon)

CD. Strauss conducts Strauss (7 cd Deutsche Grammophon).

Coffret complémentaire aux opéras du maître – somptueusement réédités en une intégrale lyrique événement chez Deutsche Grammophon, voici l'autre carrière de Strauss, non pas le compositeur mais le chef d'orchestre. Une personnalité très célébrée de son vivant évidemment au service de ses propres œuvres dont il assura les nombreuses créations avec une nervosité et cette précision inouïe qui surgit de tous les enregistrements ici réunis.



L'élève de Bulow

Strauss doit à Hans von Bulow sa carrière précoce de Kapellmeister : le chef wagnérien, créateur de Tristan et des Maîtres Chanteurs de Nuremberg le fait engager comme son assistant : le jeune Strauss âgé de 21 ans se taille une place de choix à la Cour de Meiningen. De Bulow, Strauss apprend la discipline, l'exigence, le travail sur les œuvres pour en comprendre donc en exprimer l'intensité poétique, la fulgurante vérité. Rien de mécanique dans ce regard, sinon le

scrupule d'un esthète qui veut comprendre profondément les partitions qu'il est amené à diriger. En cela, Strauss incarne comme Gustav Mahler la double activité d'une pensée musicale en action : composer et diriger.

L'acuité et l'intelligence du Strauss chef d'orchestre ne tardent pas à porter leurs fruits : à Meinengen, puis surtout Munich, enfin Berlin (Orchestre royal de Prusse dès 1898), le chef approfondit son métier. Il dirige aussi à Bayreuth (5 représentations de Tannhäuser en 1894) à l'époque où le jeune compositeur porte à Munich de 1889 à 1896) en une forme inégalée depuis, l'essor du poème symphonique dans le sillon de Liszt et Berlioz. Un tel génie de l'écriture dramatique doué pour l'orchestration, dévoile comme chef une même vitalité irrésistible. Les deux carrières sont encore plus intimement mêlées lorsqu'il prend la direction de l'Opéra de Vienne (avec un autre chef Franck Schalk) en 1919, l'année de la création de son opéra romantique féerique et oriental, La Femme sans ombre (sur le livret de Hugo von Hofmannsthal). Strauss codirigera ainsi l'Opéra de Vienne et jusqu'en 1924. Gustav Mahler avait dirigé l'auguste maison avant lui de 1897 à 1907.

Contrairement à ce qui a été dit et repris sans respect de la réalité, la direction de Strauss ne se limite pas au tic tac régulier d'un bâton porté par un impatient soucieux de faire valoir la montre... image bien réductrice d'un immense musicien qui connaissant la musique et le drame musical de l'intérieur, savait exprimer l'essence poétique des situations comme personne : tous les témoignages de l'époque sont unanimes pour reconnaître sa valeur comme mozartien, -entre autres- ardent défenseur et vibrant interprète de Così fan tutte, son opéra préféré de Wolfgang, alors très peu connu. En plus d'être un travailleur acharné, Strauss fut aussi capable d'un rare discernement.

Le legs de ce coffret de 7 cd dévoile en mono, la baguette souple, ardente du chef dans les années 1920 et 1930, d'une légèreté idéale au service de ses propres œuvres, majoritairement avec l'orchestre de la Staatskapelle de

Berlin. Le plus tardif reste Don Quichotte de 1933. Complémentaire, le cd 3 éclaire l'approche plus efficace encore du maître mûr en 1941 avec l'orchestre d'Etat de Bavière (Bayerisches Staatsorchester) dans Une vie de héros où règne l'éclat d'une vitalité préservée, intacte.

Autre pépite du coffret, les 3 Symphonies ultimes de Mozart, traversées par une activité trépidante soucieuse de contrastes et de lumière intérieure, et les Symphonies 5 et 7 de Beethoven, conquérantes, structurées, claires et allantes, témoignages précieux du compositeur maestro, enregistrés alors avec la Staatskapelle de Berlin en 1926.

Strauss by Strauss méritait bien cet éclairage exhaustif. Il reste aux amateurs à (re)découvrir ses dernières captations réalisées pour le Reich avec le Philharmonique de Vienne en 1944 : là aussi un témoignage à connaître indiscutablement, révélant le très grand interprète de ses propres œuvres comme ici le défenseur inspiré de Mozart et de Beethoven.

Coffret Strauss conducts Strauss. 7 cd Deutsche Grammophon. Strauss : Don Juan, Till Eulenspiegel, Intermezzo (extraits), Danse des 7 voiles de Salomé (Berliner Philharmoniker), Don Quixote, Suite du Bourgeois Gentilhomme, Ein Heldeleben (Une vie de héros), Valses du Chevalier à la rose, lieder. Mozart, Beethoven. Staatskapelle de Berlin, Bayerisches Staatsorchester. Richard Strauss, direction (1926-1941).

Bruno Procopio grand invité de KT0

Télé, KTO, 7-14 juin 2014. Bruno Procopio, chef d'orchestre.

Entretien. Le jeune chef d'orchestre **Bruno Procopio** est l'invité d'Emmanuelle Dancourt dans son émission VIP, du 7 au 14 juin 2014. Rameau, Marcos Portugal, Carl Philipp Emmanuel Bach... les grands noms du baroque européen, de la France et de l'Allemagne des Lumières ... jusqu'au Brésil (avec Marcos



Portugal qui du Portugal s'expatrie outre Atlantique) n'ont plus de secret pour le claveciniste et chef d'orchestre Bruno Procopio. D'un continent l'autre, de chaque côté de l'Atlantique, le fougueux interprète de François Couperin également (somptueuse lecture des *Barricades Mystérieuses*) cultive les champs florissants de la conversation musicale, apportant chez Rameau un tempérament et une énergie peu commune, à Caracas ou à Rio, à la tête des instrumentistes du Simon Bolivar Orchestra ou ceux de l'Orchestre Symphonique du Brésil, les ferments de la pratique historiquement informée. Il a joué puis enregistré les *Pièces pour clavecin en concert*, puis un programme d'extraits d'ouvertures et de ballets de Rameau à Caracas avec l'orchestre de Gustavo Dudamel, l'Orchestre Simon Bolivar du Venezuela (2 disques événements édité par le label Paraty). En quelques années, le bouillonnant chef, maestro affûté, doué d'un rare sens dramatique aura révélé la verve prérossinnienne de **Marcos Portugal** (recréation à Rio de son joyau comique *L'oro no conta amore* de 1804, joyau lyrique délirant qui préfigure directement *Le Barbier de Séville* de Rossini) tout en soulignant sa haute inspiration sacrée en jouant la fameuse *Missa Grande* à Cuenca (Espagne). Admirable interprète de **Jean-Philippe Rameau**, Bruno Procopio pour l'année 2014, vient de diriger en avril 2014, les *Grands Motets* du Dijonais : fougueuses pièces spectaculaires (avec chœur), surtout

hautement lyriques avec le concours de la diva ibérique Maria Bayo... Bruno Procopio dans une mise en place impeccable a souligné la science expérimentale et foisonnante du Rameau d'avant les opéras (son premier ouvrage est créé en 1733 : Hippolyte et Aricie ; les grands Motets auraient été composés à Lyon vers 1714)...

Engagé, passionné dans le renouvellement des oeuvres baroques (mais pas que), Bruno Procopio évoque sa carrière, ses goûts, son expérience de la direction. Prochainement, il dirigera à nouveau l'Orchestre Symphonique du Brésil à Rio (septembre 2014 dans la résurrection d'un opéra méconnu de Sacchini, Renaud, fleuron de l'opéra français à l'époque de Marie-Antoinette) puis l'Orchestre national de Lille (décembre 2014) ... Sur le plateau de KT0 est également invitée aux côtés de Bruno Procopio, la comédienne centenaire Gisèle Casadesus.

Bruno Procopio, grand invité de KT0

Magazine VIP, Visages inattendus de personnalités. Présenté par Emmanuelle Dancourt.

Samedi 7 juin à 20h40

Dimanche 8 juin à 17h00 et 1h35

Lundi 9 juin à 11h10

Mardi 10 juin à 7h50 et 22h45

Jeudi 12 juin à 11h00

Vendredi 13 juin à 14h35

Samedi 14 juin à 8h40

L'émission sera également accessible sur le site de KT0 dès sa première

diffusion : <http://www.ktotv.com/videos-chretiennes/emissions/v.i.p..html>